

Jeu

Revue de théâtre

Parmi les milliards de mots

Carole Fréchette

Dramaturgie : nouveaux horizons
Numéro 78, 1996

URI : id.erudit.org/iderudit/27158ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, C. (1996). Parmi les milliards de mots. *Jeu*, (78), 8–11.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Profil : auteur dramatique

Carole Fréchette

Parmi les milliards de mots

« C'est pour un dossier sur la dramaturgie, m'a dit la voix de *Jeu* au bout du fil. Pourriez-vous préparer une réflexion sur votre écriture ? Votre rapport aux mots, aux personnages, etc. Un petit art poétique, en somme. » J'ai failli m'étouffer. « Et puis quoi encore ? Un dessert avec ça ? »

Quand je serai sage et très ridée, quand j'aurai à mon actif des dizaines de titres (rêvons un peu), je pourrai peut-être énoncer les grands principes qui guident ma plume, en vers de douze pieds. Mais pour le moment, je suis trop jeune (en écriture, s'entend !) et trop humble (ou trop prudente) pour prétendre formuler quelque règle que ce soit. Pas question d'art poétique pour moi.

Mais j'ai tout de même promis de parler d'écriture. Comment mettre en ordre et en paragraphes bien structurés ce que je fais instinctivement, sans savoir pourquoi je le fais, sans même savoir, la plupart du temps, que c'est « ça » que je fais ? Depuis des jours je cherche une façon de parler de l'écriture telle que je la pratique, la comprends, la perçois, la vis. J'ai beau tenter d'élaborer un plan, il ne me vient que des bribes, des impressions, des petits bouts de certitudes qui s'évanouissent dès que j'essaie de les étayer. Je dois finalement me résoudre à livrer ces morceaux tels quels, dans leur confusion et leur incomplétude, en espérant que leur imprécision même dira quelque chose du rapport intuitif et sensuel que j'entretiens avec la création.

Voici donc, en vrac, ce que je cherche, ce que j'aime, ce qui me brûle et me berce lorsque j'écris.

Ce que je cherche

D'abord, une situation de départ qui m'intrigue moi-même. Par exemple, cette idée sur laquelle je travaille en ce moment : une femme, qui prétend n'avoir jamais aimé personne, a placardé des affiches dans toute la ville promettant une récompense substantielle à celui qui pourra l'intéresser, l'émouvoir et la séduire. Dans l'ordre.

Fondatrice du Festival québécois de théâtre universitaire et membre de la rédaction des Cahiers de théâtre *Jeu* de 1984 à 1988, Carole Fréchette se consacre aujourd'hui à l'écriture et assume la présidence du Centre des auteurs dramatiques.

Bibliographie :

La Peau d'Élisa, 1996.

Les Sept Jours de Simon Labrosse, CEAD, 1995.

Les Quatre Morts de Marie (prix du Gouverneur général du Canada - Théâtre, 1995), Montréal, les Herbes rouges, 1995.

Chère Mademoiselle Éléna (adaptation à partir d'une traduction), CEAD, 1995.

Baby blues, Montréal, les Herbes rouges, 1989.



Photo : Robert Laliberté.

Installée au trente-troisième étage d'une tour abandonnée, elle attend les prétendants. Survient un jeune homme qui se dit prêt à relever le défi. Qu'arrivera-t-il ? Réussira-t-il à la séduire ? Et qui sont-ils exactement ? Pourquoi cette femme veut-elle être séduite ? A-t-elle vraiment une récompense à donner ? Qu'y a-t-il sous sa froideur ? Et lui, que cherche-t-il au juste ?

À partir de là, je pars à la recherche des personnages, je les fouille, les fais parler, j'essaie de percer leur mystère. C'est mon envie d'en savoir plus sur eux et de découvrir la suite qui me pousse en avant. Comme si j'étais à la fois narratrice et lectrice de cette histoire qui se crée à mesure que j'avance en elle.

Puis je cherche le corps des personnages. Je cherche leur peau, leur bouche, leurs gestes, leur souffle. Surtout leur souffle. Il me semble que c'est la respiration des personnages qui donne le rythme à l'ensemble. Je me demande : comment absorbent-ils le monde ? De façon saccadée, précipitée, posée, englobante ? Par exemple, cette femme qui attend qu'on la séduise, comment respire-t-elle ? Calmement ou de manière agitée ? Au début, je crois qu'elle est très en contrôle, alors que le jeune homme est complètement à bout de souffle (il a monté les trente-trois étages à pied...). Mais

peu à peu les choses se transforment ; il retrouve son calme et cherche par tous les moyens à la déstabiliser, à provoquer chez elle le souffle haletant de la femme séduite.

Puis je cherche la forme. Je veux parler d'une forme géométrique. Je me demande : quel dessin tracera cette histoire dans l'espace ? Un cercle ? Une spirale ? Une ligne continue qui pointe vers l'avant comme une flèche ? Une succession de petits traits ? La rencontre de cette femme et de cet homme sera une ligne brisée, il me semble, une espèce d'escalier à trois marches qui monte vers je ne sais quel paroxysme.

Puis je cherche le tempo. Ici, c'est nettement une histoire en trois temps, comme une valse qui serait de plus en plus enlevée. Il y aura d'abord le temps de l'attention, alors que le jeune homme essaie d'intéresser la femme ; puis le temps, plus intense, de l'émotion, où il essaie de la faire pleurer ; puis le temps, frénétique et emporté, de la séduction.

Je cherche ensuite les premiers mots. Au début, j'écris n'importe quoi, comme pour nettoyer le conduit. Des phrases banales, des phrases bien tournées, mais qui sonnent faux. Et puis tout à coup, une petite réplique surgit, qui est la bonne. Je le sais parce que cela fait un pincement à l'intérieur. Alors je la garde et j'efface tout le reste. Puis je cherche la suivante.

Ce que j'aime

Parler du corps. Il me semble qu'il contient tout. J'aime me promener à l'intérieur du corps de mes personnages ; imaginer des princesses étendues entre le foie et

l'estomac, qui se réveille d'un long sommeil et s'agrippent aux boyaux, se hissent lentement jusqu'à l'œsophage, à la gorge et sortent langoureusement par la bouche entrouverte d'une femme endormie. J'aime inventer des plages, des océans, des rivières, des paysages déserts à l'intérieur d'un ventre, d'une poitrine. J'aime découper le corps en morceaux. Parler de ce que ressent la main pendant que la bouche crie ; parler de ce qui brûle le ventre pendant que le visage sourit ; parler des yeux qui ont de la peine et des pieds qui se sauvent, parler des rêves qui s'écoulent par les petits trous de la peau. Cela me semble infini, tout ce qu'on peut faire avec un corps et des mots.

J'aime aussi les chiffres. Je ne sais pas pourquoi. Il y a beaucoup de chiffres dans ce que j'écris. C'est peut-être une façon de m'emparer de l'objectivité des choses ; à défaut de pouvoir percer leur mystère, je les compte. J'égrène les jours, les heures, les nuits d'insomnie ; je juxtapose les nombres astronomiques comme celui du déficit national et les petits chiffres anodins comme celui de la dette d'un chômeur. On voit tout de suite l'impuissance du petit chiffre devant le grand, le fossé qui sépare le drame d'un individu des enjeux sociaux, comme on dit. Il y a aussi quelque chose de rituel dans les chiffres ; une petite fille qui pose trois questions à sa mère tous les matins, une femme qui meurt quatre fois, un homme qui raconte sept jours de sa vie. Cela crée un rythme. On attend la suite. J'aime les rituels. Ils sont à leur place au théâtre.

J'aime que mes personnages sachent qu'ils vivent devant un public. J'aime qu'ils s'adressent à ceux qui les regardent, qu'ils leur parlent directement. Non pas pour leur rappeler qu'ils sont au théâtre mais simplement pour bien établir la communication. J'aime interpeller le public. Lui dire : « Je vais mourir devant vous. Je vous en prie, regardez-moi. » Lui dire : « Mes amis et moi, on va vous présenter ma vie. » Lui demander : « Est-ce que ça va ? Est-ce que je raconte bien ? Est-ce que ça vous touche



Baby blues, Théâtre d'Aujourd'hui, 1991.
Sur la photo : Jasmine Dubé, Amulette Garneau et Kim Yaroshevskaya. Photo : Daniel Kieffer.

que je vous dise tout ça ? » Dans un roman, les choses se passent en soi, pour elles-mêmes. Au théâtre, elles se passent devant quelqu'un, pour quelqu'un ; elles sont offertes au regard. J'aime implorer ce regard. J'aime le susciter, le caresser, entretenir sa flamme.

Ce qui me brûle

L'idée orgueilleuse et insensée que le monde ne sera pas tout à fait complet sans cette histoire que je suis à inventer. Que mes mots ont une place parmi les milliards de mots déjà écrits ; qu'il y a un creux quelque part, déjà modelé à leur forme, prêt à les recevoir.

Ce qui me berce

La petite musique des phrases.

Voilà. Je vous avais avertis : ce n'est pas bien structuré. Pas très équilibré. Des grands paragraphes et puis des tout petits. Je pourrais dire : c'est banal, mais au moins c'est vrai. Malheureusement, ce n'est pas tout à fait juste. Je n'ai pas menti, bien sûr, mais disons que la vérité est encore bien plus floue, beaucoup trop diffuse pour la retenir dans des paragraphes, grands ou petits. Elle s'écoule de partout. Alors j'ai colmaté un peu. Vous comprenez ? ◆